« Je m'étais construite une espèce de fausse identité »

Entretien avec Doan Bui, lauréate du prix littéraire de la Porte Dorée
2016

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3669>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3669

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 170-171

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « « Je m'étais construite une espèce de fausse identité » », *Hommes & migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 19 septembre 2016, consulté le 14 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3669>

LITTÉRATURE

"JE M'ÉTAIS CONSTRUITE UNE ESPÈCE DE FAUSSE IDENTITÉ"

Entretien avec **DOAN BUI**, lauréate du prix littéraire de la Porte Dorée 2016,
réalisé par **MUSTAPHA HARZOUNE**.

Hommes & Migrations : À particulariser les littératures de l'exil, ne prend-on pas le risque de les exclure du commun, de la grande famille littéraire ?

Doan Bui : Malheureusement, cette séparation est de fait dans la société, par exemple, dans les médias, où la diversité n'est pas hyper-représentée. Je me rends compte aussi que, par les livres que je lisais, je me suis construite une identité fictive de parfaite Française de souche. J'ai découvert, bien plus tard, ce qu'on pourrait appeler les littératures de l'exil ou de l'identité, moins d'ailleurs dans la littérature française que dans la littérature américaine ou anglaise - des auteurs comme Zadie Smith ou Jane Pelairi... Tout d'un coup, cela a été une révélation. Enfin je lisais des auteurs qui me parlaient d'expériences qui me racontaient, de façon très intime. Il est important de mettre cela en lumière, parce que dans beaucoup de familles d'origine immigrée, le silence est assez universel. Il y a un silence sur les origines, sur l'histoire, et du coup, qu'est-ce qui nous reste ? Les livres sont vitaux pour nous parce qu'ils mettent des mots sur une réalité qui ne nous a pas été transmise. Ces livres ont une importance cruciale - en tout cas pour des gens comme moi.

H&M : Votre livre *Le Silence de mon père* est aussi un livre sur les silences de l'intégration à la sauce républicaine qui ne dit rien des douleurs et des efforts de "ses" "bons immigrés", à l'image de votre père...

D. B. : Dans cette injonction à être "bon immigré", il y a l'injonction au silence. Cela signifie : "Tu es un bon immigré, donc tu vas devenir un parfait Français et puisque tu es un parfait Français, tu es donc parfaitement intégré." Cette intégration finalement peut se traduire par une désintégration, par un rejet de son passé, de ses origines... Par exemple, dans ma famille, moi je ne parle pas la langue de mes parents, je ne parle pas vietnamien, c'était pourtant ma langue maternelle puisque j'ai appris à parler vietnamien quand j'étais bébé. À l'école, j'ai totalement arrêté de parler vietnamien. Ce n'est pas du tout du fait de mes parents, je voulais être une parfaite petite Française et ne m'exprimer qu'en français. Quand mon père me demandait de parler vietnamien, je soupirais. J'avais honte de son accent quand il parlait français. Finalement, j'ai intégré cette injonction à n'être que française, à ne choisir que cette identité française, ce qui passe quand même par une mutilation parce que pendant très très longtemps j'ai complètement nié mes

origines. Mais peut-on se construire en niant une partie de ce que l'on est ? Alors que c'est évidemment une richesse d'avoir cette autre culture, de connaître une autre langue. Même dans l'écriture. Je regrette de ne pas connaître intimement la langue de mes parents qui, quand même, m'a forgée. Je regrette de ne pas la connaître intimement parce que je pense qu'elle enrichirait mon écriture. Souvent, quand j'écrivais ce livre, j'avais le souvenir de mots, d'expressions de mes parents que je tentais de traduire, très mal parce que je parle trop mal. Je sentais qu'il y avait tout un univers qui m'était fermé. Cet univers, c'est la langue de mes parents. Je pense qu'à vouloir être tellement française, tellement la "bonne immigrée", cela s'est fait au détriment de cette autre identité. Mais on ne peut pas se cacher toute sa vie. À un moment, le voile se déchire. En l'occurrence, pour moi, le voile s'est déchiré quand j'ai perdu ma carte d'identité, en 2007, et que j'ai dû refaire mes papiers. Cela a été totalement kafkaïen. Quand je me suis retrouvée devant la personne du guichet, qui m'a fixée d'un air méchant : "Est-ce-que-vous-par-lez-fran-çais ?", j'ai compris qu'il y avait Français et Français. J'ai eu cette impression que malgré tous les efforts que j'avais faits, ce n'était pas suffisant.

H&M : Lors des délibérations du jury, une lycéenne a dit combien elle aussi pouvait ressentir les dégâts du silence, à commencer par celui des parents. De ce point de vue, *Le Silence de mon père* peut être lu comme un livre sur la transmission entre générations, mais aussi sur la possible "schizophrénie" (Daryush Shayegan) des identités plurielles ?

D. B. : Cela me touche que des lycéens aient pu se retrouver dans mon livre, parce que, évidemment, dans mon métier de journaliste, je rencontre beaucoup de jeunes et je ne peux que constater, chez eux, ce mal-être identitaire. Ce qui me frappe, c'est qu'un tiers de la population française est enfant d'immigrés – c'est quand même énorme ! – et pourtant, j'entends :

"Non mais moi je ne suis pas français." Je l'entends très souvent et je le comprends, puisque chez nous on disait "les Français et nous". Mais en même temps, cela m'interroge. Quand je vais en reportage, ces jeunes voient les journalistes comme des "Français". Ils disent : "Oui, les journalistes, c'est des Français...", c'est pour cela qu'ils n'ont pas confiance dans les médias. Moi, évidemment, ils ne me voient pas comme ça. Il y a une espèce de connivence qui se fait, même si je reste quand même la "bonne immigrée", puisque je me revendique comme Française. Eux sont dans un discours beaucoup plus compliqué par rapport à la France. Alors je m'interroge justement sur ces silences de la république, je me demande pourquoi tant de jeunes n'arrivent pas à se sentir totalement français. Qu'est-ce qui s'est passé ? Peut-être que justement ils manquent de modèles, tout comme moi qui me suis construite une identité fictive de française – je rêvais d'être Camille et Madeleine de Fleurville dans la comtesse de Ségur... Évidemment, c'était une vraie schizophrénie parce que cela n'avait rien à voir avec ma réalité. Je m'étais construite une espèce de fausse identité. Peut-être qu'il m'a manqué des livres pour m'affirmer comme identité plurielle. Dans ce que l'isais, je ne retrouvais pas cette identité plurielle.

Aujourd'hui, j'accompagne au Musée national de l'histoire de l'immigration des élèves de mon ancien collège. Ils viennent d'arriver en France et font un travail avec une association sur la transmission. Évidemment, quand je les ai rencontrés, ce n'était pas l'auteure qu'ils voyaient. Ce qui les interpellaient, c'est qu'ils me voyaient comme fille de migrants, comme eux, et qui est devenue française. Ce qui m'a frappée, c'est que beaucoup m'ont demandé : "Comment vous avez fait pour devenir française ?" C'est une question tellement vaste, tellement complexe que, eux-mêmes, alors qu'ils ne parlent pas encore très bien français, ont réussi à sentir l'importance de ce : "Comment vous avez fait pour devenir française ?" Ce livre est aussi une réponse à cette question. ■